

éditorial

mise en (orbite)

Voici le quatrième numéro d'*Interstell'art* et sa thématique, le JE/NOUS. Il s'agit cette année de les questionner tous les deux, l'un n'allant pas sans l'autre, mais questionner aussi l'articulation qu'ils forment. Une articulation est ce qui permet la mobilité d'un corps. On y trouve en fouillant bien des extrémités d'os, des cartilages, des membranes, du liquide synovial, et même des amortisseurs mobiles, car l'articulation aide à amortir les chocs.

Concernant le NOUS, il est dans l'air du temps. On parle de *collectif*, on y pense, on en rêve. On cherche à organiser son fonctionnement en réfléchissant à son mode de *gouvernance*, un terme à vrai dire pas mal utilisé lui aussi. Face à la complexité de nos organisations humaines, une meilleure *gouvernance* promet parfois des lendemains qui chantent. On se met à rêver : une meilleure *gouvernance* dans les familles, une meilleure *gouvernance* dans notre pays, dans sa classe, dans les entreprises, les compagnies de théâtre et même pourquoi pas au sein d'un atelier d'art à l'école.

Ça se cherche et on passe par toutes sortes de tentatives. On invente même des termes scientifiques. On essaye de se glisser dans des *mosaïques de cercles enchevêtrés les uns aux autres*, on tente des *pilotages dynamiques de l'action*, des *organisations fractales d'équipes autogérées*. Il est clair que nous cherchons d'autres horizons que le mode pyramidal à la *papa* du genre *TOP-DOWN*.

Vous voyez ce que je veux dire? Ça vous parle? Non? Allez, pas de panique. Respirez un bon coup.

C'est vrai qu'il est difficile de choisir sa forme idéale de gouvernement, il y en a tant... Anarchie, Aristocratie, Gérontocratie (*système politique et social dominé par des vieillards*), Démocratie, Kleptocratie (*système politique où une ou des personnes à la tête d'un pays pratiquent à une très grande échelle la corruption*), Méritocratie, Ochlocratie (*Gouvernement par la foule, la multitude, la populace*), Ploutocratie (*Gouvernement par les plus fortunés*), République, Stochocratie (*système politique dans lequel les représentants du peuple sont désignés par tirage au sort*), Théocratie, Tribalisme...

Il y a pourtant beaucoup de choses qui s'inventent et se cherchent en finesse du côté du NOUS. Suivons les chemins pris par les rédactrices et les rédacteurs de ce numéro. Ils ont rencontré pour vous des expériences variées dans des mondes divers : pirates, danseurs de maternelle, autrice, universitaires du NOUS, théâtraux de diverses générations, poète, anthropologue, joueurs de fléchettes, futurs enseignants...

Pour en venir au JE qui est si vaste, prenez peut-être cette revue sous votre bras et allez la lire seul, sous votre couette, sur un rocher, aux toilettes comme certains lecteurs nous l'ont avoué, dans votre classe quand elle se vide, ou en haut d'un arbre, cheveux ondulants sous la brise, en prenant un peu de hauteur. Nous en serions très heureux!

Si vous y parvenez, belle lecture! Et au plaisir de poursuivre ces réflexions en votre compagnie.

Claire Gatineau, rédactrice en chef



Journal de bord de Didier Poiteaux

15 nov 2017 Aéroport de Zaventem. 23H36

Une fin de nous en je.

« Plus jamais j't'aimerai ! » Remontant des escalators qui descendent, en pleurs, une femme crie et répète « Plus jamais j't'aimerai ». L'homme qui la suit est silencieux. Silence face à la douleur. Face à la culpabilité. Un silence de je ne sais pas quoi dire. Il la suit. Je fais partie du menu flot des voyageurs qui vont reprendre le train. Je rentre de tournée. Je croise ce couple qui de toute évidence se sépare. Le cahier manuscrit de leur histoire commune se déchire dans la tranche. Leur Nous se perd, retourne au Je. Chez le saviens, le couple est sans doute la plus petite forme du Nous, la plus élémentaire, la plus répandue, la plus essentielle, la plus désirée aussi. Ce Nous sujet et objet de tout. Derrière presque toutes les histoires, les désirs, les bonheurs, les malheurs, les rêves, les réalités, les tragédies, les drames, les comédies, les séries, les romans, les poèmes, les châteaux, les voyages, les crimes, les chansons, les balades, il est là.

5 Mars 2018. Journal parlé. Belgique.

Le danger du Nous.

On nous raconte sans sourciller, avec presque le sourire léger de la fatalité, la montée des extrêmes droites européennes face aux migrants, face à la peur... La notion de classes, en délitement volontaire, ayant fait place à celle de races, d'appartenance au sol. Autre forme de Nous, un Nous territorialisé. « On est chez nous ». Un Nous de terroir, délimité, oublieux de son histoire souvent et souvent figé sur des frontières artificielles. Un Nous de geôles, de centres fermés pour les Eux qui sont d'ailleurs, ces Eux qui ne sont pas Nous. Dangereuse forme du Nous. Servile, simpliste et si prompt à faire gagner une élection. Qu'il serait trop dommage de ne pas souffler sur ses braises ignares pour les faire enfler. Un Nous à la mathématique primaire. Ce Nous comme un seul Je obéissant au chef qui en est la majuscule, la clé de voûte.

24 Mars 2018. 12H30. Saint-Gilles.

Je suis Nous.

Je suis chez moi. A la radio, on évoque les attentats. Je revois ces Je devenus Nous le temps d'un effroi, d'une vision d'horreur. Les « JE suis Charlie, JE suis Paris, JE suis Bruxelles ». Je me dis qu'il n'y a pas eu beaucoup de « JE suis Tunis, JE suis Téhéran, JE suis Ouagadougou ». L'empathie a ses limites sans doute. Et l'horreur nous moins un Nous quand elle nous vient d'un autre continent. Le Je devenant Nous pour le peuple devant les violentes brutalités et stupidités des attentats, des extrémismes religieux. Un Nous de foi qui ici comme ailleurs, comme auparavant, forge encore un Nous de haine, un Nous de certitude toujours plus explosif. Un « N outil » terriblement efficace de l'exclusion.

2 mai

Il : On joue au jeu du Je/Nous, tu veux jouer avec nous ?

Elle : Quel est le but du jeu ?

Il : Etablir les règles de savoir-vivre du Nous ?

Elle : Je comprends pas, c'est quoi ?

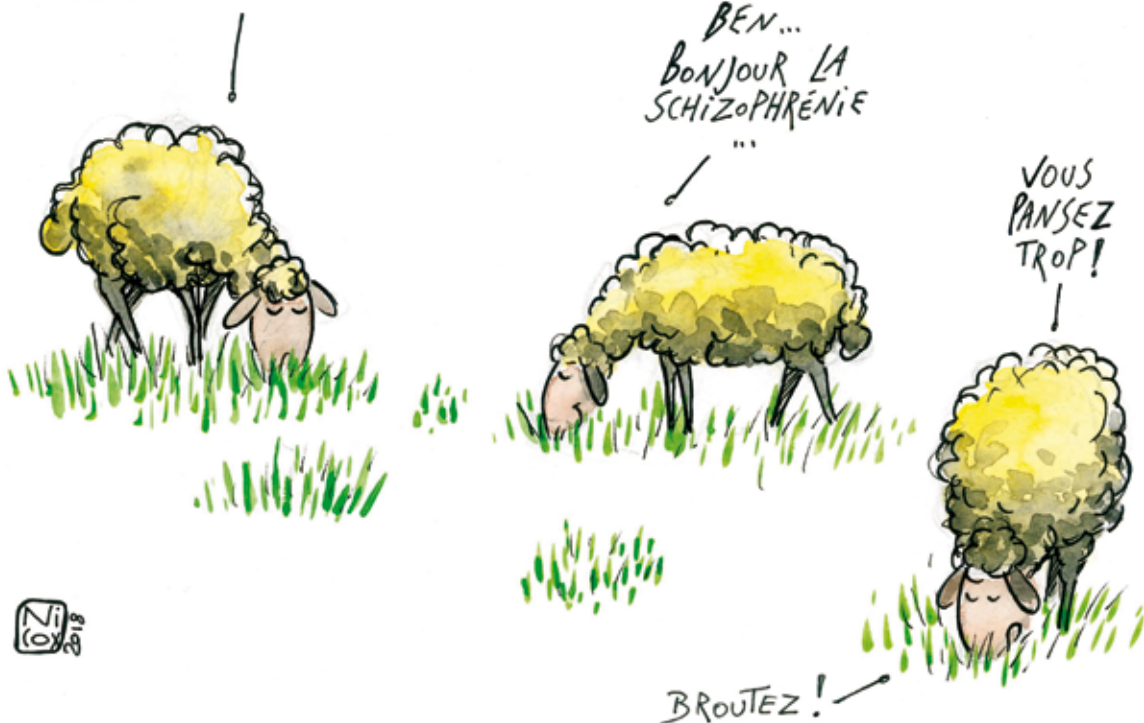
Il : Une articulation !

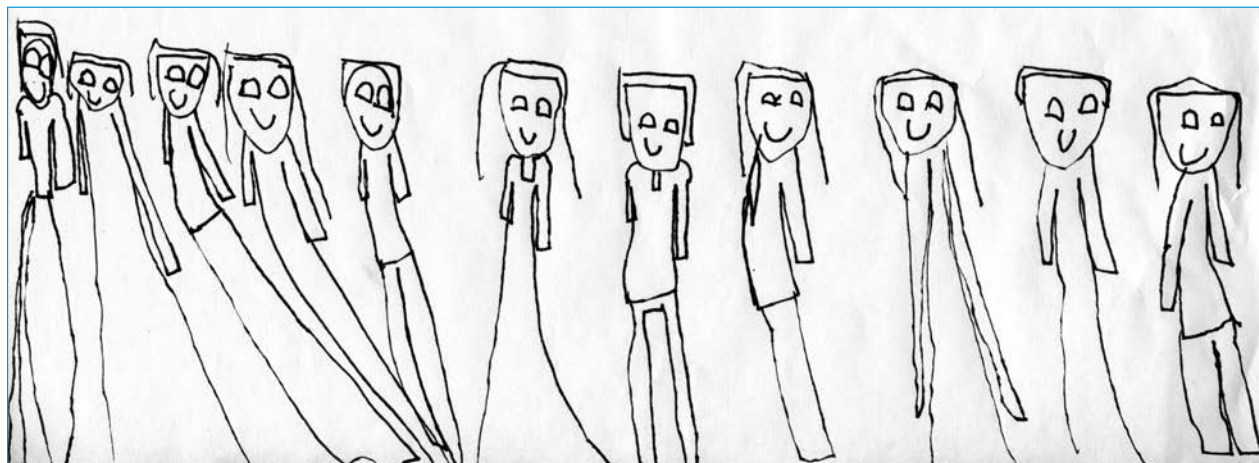
Elle : Je vois encore un Je qui va devoir se serrer les coudes !

Non merci ! Tchao .



DANS UN COLLECTIF,
C'EST EN TANT QUE "JE" SOCIAL QUE
LE "NOUS" A PRIS CONSCIENCE DE
LUI-MÊME...





22 mai.13H15. Ecole J.J Michel. Saint gilles.

Le B.A Ba du Nous : Apprendre à vivre ensemble en faisant ensemble.

Je suis arrivé en avance dans l'école pour assister au dernier atelier de Laure Myers dans la classe de maternelle d'Isabelle Van de Walle. J'attends dans le grand hall central qui forme le coeur du bâtiment et que bordent les classes au rez-de-chaussée et au balcon. Plafond haut, espace résonnant, lustre immense en fer forgé. Ça vient de sonner. Quelques adultes déambulent vers la cour. L'espace chuchote, converse, se traverse; il reprend son cours : les cours. Déjà arrivent, en rangs dispersés, les petits. Dans leur flot, Laure.

Nous visitons la classe d'Isabelle.

« Ceci n'est pas une classe » pourrait s'inscrire sur la porte d'entrée. Il y a là une atmosphère d'atelier d'artiste, partout des oeuvres en cours ou achevées, des « îlots » de travail pour diverses techniques. On sent la ruche créative, le bouillonnement vivant de la vie en mouvement artistique. Isabelle nous a rejoints et ensemble nous allons dans la salle où se déroulera en demi-groupe l'atelier danse.

LE CERCLE pour commencer. Et ensuite c'est parti pour « les spaghettis tout durs, le dos de l'asticot, les têtes girouettes, les grandes jambes et le ventrou fou ». Puis « ramolli-ramollo », on se couche au sol. Par deux avec l'oreille au creux de la main, on écoute l'autre, délicatement sur tout le corps : pieds, mains, ventre coeur, gorge...

« - Pour écouter il faut pas parler Félix
- Moi j'écoute pas. »

Suit un autre exercice en musique.

« - Moi j'ai pas envie de le faire.
- Moi non plus.
- Moi non plus, surenchérit Tiago, qui va se jucher en haut d'un grand matelas posé contre le mur.
- Tout le monde le fait, c'est obligé, on discute plus » dit Isabelle.

Déjà vient le moment de clore la séance pour accueillir l'autre demi-groupe.

LE CERCLE pour finir avant de recommencer.

Retour en classe après la sortie des élèves, je questionne Laure et Isabelle.

Je : Quelles différences entre le Je et le Nous font des enfants de 4/6 ans ?

Isa : C'est un âge où ils sont fort centrés sur eux-mêmes. Un enjeu de l'école maternelle est justement d'essayer de leur apprendre à vivre ensemble, à travailler ensemble. J'essaie par exemple d'installer de la coopération plutôt que de la compétition.

Je : Et comment tu réponds à cet enjeu au quotidien?

Isa : Dans la classe, je travaille en ateliers qui ont chacun leur espace bien défini : jeu de construction, peinture, marionnette, petite maison, bricolage, graphisme. Dans ces lieux bien déterminés, le travail se fait par petits groupes ou seul. Je limite le nombre s'il y en a trop pour un même atelier. Par exemple, pour le jeu de construction, ils sont 3 maximum, et la coopération vient assez naturellement, il y a peu de dispute.

Autre biais, je favorise le recopiage qui entraîne le partage des idées. Ou encore peindre à plusieurs sur la même feuille. Je propose parfois des peintures collectives avec une demi-classe ou même





la classe entière. On se place autour d'une grande feuille avec un pinceau de couleur, on dessine et au signal on prend la place d'à côté et on continue la peinture du camarade.

Je fais aussi des tapisseries sur lesquelles ils viennent par 2 ou 3 pour coudre un élément. On apprend à vivre ensemble en faisant ensemble. Je fais ça depuis plusieurs années. En sortant de l'école normale je travaillais individuellement comme on m'avait appris. En m'intéressant à la pédagogie Freinet via le réseau de l'éducation populaire (le réseau belge de cette pédagogie), en allant aux réunions, rencontres, congrès j'ai fait évoluer ma pratique. C'est là, par l'échange sur des pratiques de classe que j'ai vraiment appris mon métier.

Je : Tu travailles déjà beaucoup la matière artistique. Pourquoi avoir fait appel à Pierre de Lune pour un atelier danse ?

Isa : Parce que sur le travail du corps je tâtonnais, et je voulais un apport extérieur artistique. Maintenant, grâce à cela, j'ai un coin rencontre où je fais parfois de la danse, ou des massages.

Je : Et pour toi Laure comment ça s'est passé ?

Laure : C'était très enrichissant. On a continué à mettre en oeuvre, autour de la danse et du corps, les enjeux abordés par Isabelle en classe. Parfois les séances de danse se poursuivaient dans des peintures collectives. C'était très agréable de voir les rebonds ensuite avec la peinture.

Je : Dans l'atelier aujourd'hui il y a eu des « j'ai pas envie » que vous avez « acceptés » alors ils se sont multipliés, ce qui vous a conduites à « on est obligé ».

Isa : On aimerait que les enfants adhèrent à tout ce qu'on propose. Moi, à un moment donné j'impose car sinon on se laisse déborder. Je leur dis qu'on a la chance d'avoir Laure et j'impose plutôt afin qu'ils ne papillonnent pas. Je crois que c'est un âge où ils ont besoin de limites imposées en fait.

Laure : Moi ça dépend des fois. Là je n'ai pas obligé

et je me suis fait avoir sans doute, car ça a fait boule de neige. A l'inverse, au moment des duos, beaucoup n'avaient pas envie et au bout de quelques minutes ils l'ont tous fait. Pour moi tant qu'ils restent dans le groupe, en trouvant une autre place, comme observateur par exemple, c'est possible. Mais en essayant que ce soit une décision commune. L'an dernier on a inventé ce pantin, cette poupée qui se trouve derrière toi. Deux enfants ne voulaient pas danser alors ils ont fait danser le pantin.

Isa : Pour stimuler l'envie, j'expose leurs peintures régulièrement, et ils s'impliquent alors. C'est ma stratégie pour avoir leur adhésion, en montrant ce qu'ils ont fait. Quand il y a un but, ils participent tous volontiers.

Laure : Je pense qu'on peut faire partie d'un collectif de plusieurs manières, sans avoir tous le même rôle. L'an dernier, il y avait un fort individualisme. On a travaillé avec un long tissu, comme média. Il y avait le groupe et le tissu qui a permis de fédérer, de créer un commun. Les objets médiateurs permettent de s'accorder autour de l'objet et de créer l'ensemble. Dans cet exemple, les enfants s'organisent autour du tissu, le tiennent tous ensemble. L'objet médiateur est vecteur de commun. |



21 avril 2018_Citygate_Anderlecht/25 mai_Place Bethléem.

Nous qui cogite, nous qui s'agite.

Il fait beau en ce samedi 21 avril. Je suis au Citygate c'est là que ça se passe pendant tout le week-end. Qu'est ce qui se passe là? Une révérence! Royale et réflexive. De qui? D'une compagnie, un collectif même: le théâtre de Galafronie fête ses 40 ans et tire sa révérence. Citygate est un endroit un peu magique, bordant une quatre voies qui relie la ville à l'autoroute, une friche immense aux espaces multiples. Un chapiteau a été planté dans la cour centrale, et dans toute la friche des lieux conviviaux (bar, détente, expo, ...) sont aménagés. Parmi les festivités prévues durant le week-end, il y a un temps de réflexion sur la question du collectif: la Royale Réflexive. Il durera trois heures trente au lieu des deux initialement prévues. Il faut du temps pour le collectif, c'est un élément essentiel. L'endroit prévu est une yourte. Un cercle donc, pertinente transcription architecturale et géométrique de l'idée du collectif, non? Quand j'y entre quatorze intervenants sont installés en demi-cercle, face au public. Forment-ils un collectif?

Le public et les intervenants ne sont donc pas face à face mais dans un circulaire commun, un cercle pour que circule la pensée, le débat et les contradictions.

Je rencontre Didier de Neck, un des fondateurs, avec Marianne Hansé et Jean Debeffe, de la Galafronie, quelques jours plus tard place Bethléem à Bruxelles.

« - Je : Bonjour Didier, je connais la Gala depuis plus de dix ans, je ne l'ai jamais perçue comme un collectif. Pourquoi en est-ce un pour toi? »

- Didier de Neck : La Gala a toujours été un collectif. Au départ, on faisait tous les projets ensemble et au début des années 90, ça s'est ramifié autrement. Alors le collectif l'est devenu plus encore. Cela ne coulait pas de source de trouver un esprit commun quand trois options différentes cherchaient à exister. Il a fallu trouver comment créer un espace permettant à chacun de se développer tout en profitant à tous et à la structure générale. Il ne s'agissait pas d'un socle organisationnel mais d'une prise en considération du besoin de chacun et d'une recherche pour en trouver les moyens de réalisation. On discutait les sujets des spectacles qu'on suivait de plus ou moins près, on coordonnait les co-productions ou les partenariats artistiques. Les décisions étaient donc collectives mais de manière moins visible puisque nous n'étions plus ensemble sur le plateau.

Chez nous le collectif dépassait les trois fondateurs, il y avait aussi Guy et les gens de l'administration. Selon les domaines, tous les gens concernés avaient leur mot à dire. Par exemple, sur un projet précis, on discutait

avec toutes les personnes liées au projet des salaires, et de tout ce qui avait lien avec le spectacle, l'infographie, l'organisation... Chaque spectacle se vivait comme un sous-collectif au sein du collectif Galafronie. Dans ce qui caractérisait l'ensemble c'était nous 3, Jean, Marianne et moi, à qui le subside était donné et qui avions la signature mais pour les décisions il y avait en plus Guy et le bureau. Il y a eu des moments difficiles car il fallait regrouper un chœur, le bureau représente deux ou trois personnes donc son accord était indispensable. Ça prenait parfois beaucoup plus de temps pour faire des compromis. Mais on a toujours fait comme ça.»

Une société n'est donc pas un collectif. Mais la vie n'est pas non plus un projet individuel.

Dans la yourte, il fait encore frais. Pour commencer la Réflexive, une chanson à l'accordéon qui évoque la sécurité sociale. Le « la » politico-sociétal de ce que sera la rencontre est donné.

« Soyons des résistants ! »

Le collectif s'associe t-il à un acte de résistance ? Résistance à quoi ?

Le débat est lancé par le **philosophe Eric Corijn, en posant la question du collectif sur un plan historique et politique.**

« C'est un enjeu très concret. Dans notre ère, il semble que le choix ne se fasse qu'entre la thèse libérale et la thèse nationaliste. La première est formulée dans sa forme radicale par Margaret Thatcher qui a dit : la société n'existe pas, il n'y a que des individus et des contrats librement consentis. La deuxième thèse est portée par la nouvelle droite qui lie le pouvoir et la souveraineté à un peuple autochtone, historiquement établi. »

Entre ces deux positions, Eric Corijn ouvre différentes options de rapports au collectif :
1- Le libéralisme politique part d'un individualisme méthodologique, du libre choix et des contrats qui forment les rapports sociaux. Le contexte en est le marché. Le néolibéralisme radical considère toute autre loi, réglementation ou imposition comme une entrave à la liberté individuelle.

2- Les nationalistes ou les idéologies religieuses cherchent par contre le collectif dans des caractéristiques de groupes inamovibles, essentielles, éternelles même. Le collectif est supra-individuel, supra-humain. On ne peut que s'y soumettre.

3- Et puis il y a les socialismes qui analysent les inégalités sociales et cherchent à construire une collectivité d'intérêts, une solidarité de classe. Et à partir d'un tel programme, une lutte pour le pouvoir dans l'Etat peut aboutir à une collectivisation des moyens de production et, par ce biais, à une société comme collectif.

4- Plus récemment, l'écologie a apporté une lecture écosystémique : l'être humain fait partie

JE
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS

Photo © Quentin Marteau



Théâtre de Galafronie

Le Théâtre de Galafronie a été fondé en 1978. Il créera de nombreux spectacle Jeune Public, puis tirera sa Royale Révérence en avril 2018.

de l'écosystème naturel et se doit de respecter ses équilibres.

Voilà quatre options différentes : le collectif à dissoudre dans l'individualité, le collectif préexistant auquel on doit se soumettre, le collectif produit par un programme et une discipline et, enfin, le collectif comme partie prenante de la dynamique écosystémique.

Et donc le commun ressurgit : dans le partage et l'entraide comme pansement sur un état social en déperdition, dans la production autonome comme réaction aux fraudes et pertes de qualité de la production de masse industrielle, dans la montée de l'agriculture urbaine, dans les repairs cafés, les monnaies alternatives, les coopératives de production qui sont autant d'exemples de cette nouvelle économie de partage, dans le réseau social et l'auto-organisation comme alternative à la perte de contrôle citoyen. Bref, le projet collectif devient une voie de transition durable, équitable et solidaire dans un monde néolibéral en crise.

Il y a un savoir-faire de la communication et de l'écoute.

Sous la yourte la température monte. Les échanges se musclent avec la salle sur les luttes ouvrières, les forges de Clabecq, l'action syndicale. Les puristes et les timorés s'investissent. La médiatrice médiatise. Les intervenants interviennent. Parmi eux, **Josse Derbaix, habitant du quartier de La Baraque à Louvain La Neuve pose son regard sur 43 ans de vie collective.**

« Un squat dans sa naissance sort du monde qui l'entoure et prend en main son lieu de vie. En 1975, les premiers squats de La Baraque étaient bon enfant, pleins de culot et de bonne humeur.

Ils cherchaient une autre manière d'habiter en tant qu'étudiant à travers un projet à court terme : décider, imaginer et agir ensemble. D'une manière tout à fait imprévisible, les étudiants et les villageois présents depuis des générations ont été solidaires. Au bout de 2 ans, la réunion de quartier devient un outil nécessaire pour se coordonner face au monde environnant et parfois menaçant (pression administrative de la Commune et pression du propriétaire, l'Université Catholique de Louvain). Le quartier, au travers du temps vit sans règle écrite. Il a des usages issus de son expérience mais aucun n'est inamovible. C'est le credo magnifique de l'intelligence collective qui trouve une bien meilleure solution aux problèmes qu'un cadre écrit ou convenu au préalable. De 39 habitants dans 39 habitats, on est passé à 126 habitants dans 56 habitats. La réunion de quartier ou de sous-quartier est souveraine et pendant plus de 30 ans le système a fonctionné par le consensus, le débat jusqu'au compromis. La solidarité et l'attachement à son lieu de vie sont importants. Il y a un savoir-faire de la communication et de l'écoute. L'économie sur les coûts de l'habitat est très importante et libère partiellement de l'enchaînement à un travail non choisi. Une population en marge de la société est en permanence attirée par le quartier. Il est un réservoir de créativité et un lieu de diversité. Ce mode de vie et d'habitat nécessite beaucoup de temps, c'est un choix de vie majeur. Le fait est que, sans avoir été un objectif de base, La Baraque, avec 20 ans d'avance, a concrétisé des valeurs qui se sont largement répandues par la suite : sobriété, vie associative, habitat léger, gestion en circuit court. Face au temps, l'identité s'atténue et le quotidien use le projet d'exception. Quelques cas

de conflits non résolus font perdre à certains la confiance dans la capacité du groupe. Presque personne ne part pour autant, les avantages d'y vivre restent importants.

La taille grandissante des sous-quartiers remet en question le mode de gestion initial. La décision à la majorité remplace le consensus dans le sous-quartier le plus grand. La répression commence à être utilisée pour obtenir l'application de la décision de la majorité à une minorité. Cette période plus turbulente voile pour certains habitants les qualités de base du projet. Elles sont pourtant toujours là et toujours aussi exceptionnelles : la liberté totale du groupe à gérer un espace de vie sans un cadre extérieur préétabli. »

J'ai toujours la sensation qu'on me raconte la vie sur une autre planète quand on me parle d'expériences comme La Baraque, un récit de science-fiction. Je me sens tellement conditionné par un système individualiste dans mon quotidien. Du coup :

« - **Je : J'avais une autre question pour toi Didier, issue des débats de la Réflexive.**

Le collectif peut-il être institutionnalisé ?

- **Didier de Neck :** L'arrivée du subside a permis de développer le projet mais l'organisation en collectif n'a pas simplifié les rapports avec l'institution qui est souvent l'opposé du collectif. L'institution dans son désir, et parfois valeureux, de répartir les subsides de façon égalitaire, n'aime pas trop les collectifs. Comme c'est difficile à contrôler, que le projet est plus flou, ça ne les arrange pas. Les droits d'auteurs ne reconnaissent pas le collectif. Les pouvoirs subsidiaires veulent les noms des responsables. Quand nous mettions création collective, c'était très mal perçu. Aujourd'hui ça revient un peu avec des compagnies comme le Raoul collectif par exemple. »

La force et la joie de faire monde ensemble.

Trois heures de débats déjà. Il fait vraiment très chaud, très moite dans la yourte. Mais on résiste tous. L'esprit de lutte propre au collectif ? Les débats se poursuivent, sans déglouliner. **Nathanaël Harcq prend la parole à son tour.**

« Lorsque je réfléchis à mon premier amour de théâtre puissant, je pense à Mistero Buffo du Kollektief Internationale Nieuwe Scène. Ce fut une réception d'enfants. C'est un souvenir d'harmonie, de chants choraux, de mouvements simples, élégants, légers, témoignant de la lourdeur du travail aliénant, mais aussi de la promesse d'un travail émancipé des rapports sociaux de productions capitalistes. Avec l'Internationale Nieuwe Scène, j'ai le souvenir d'un groupe plus riche que la somme des êtres qui le composent et d'êtres riches du collectif qu'ils produisent. Aujourd'hui, lorsque je regarde des images des artistes de ce *Mistero Buffo*, je suis frappé par

une chose qui m'apparaît entièrement anachronique. Ce sentiment d'anachronisme me trouble étrangement et éveille en moi une nostalgie. Aujourd'hui, toute l'existence humaine, des rêves à la libido jusqu'au rapport au temps, est prise dans la sphère de la production. Et à vrai dire, il s'agit de la production de soi-même - et par soi-même et à grands frais - comme consommateur de masse. A l'heure de la prolétarisation de notre consistance même, qu'en sera-t-il des collectifs ? Et comme hier, quelles seront demain leurs capacités à changer le monde ? Et il ne s'agit plus de le changer parce c'est possible, mais en raison d'une urgente nécessité et parce que c'est trop tard. »

Le lieu des essais du désir de changer la société.

Le théâtre pour changer les Hommes, la société. J'ai souvent eu cette sensation comme spectateur ou acteur, que sur le plateau un autre monde advient, une liberté qu'on ne peut vivre ailleurs, une fraternité sans calcul. C'est ça le collectif ?

- **Didier de Neck :** « L'esprit de collectif existera toujours. Ma définition du collectif : travailler ensemble mais en changeant la société, en changeant les moyens de production. Pour la plupart des gens, le collectif c'est trouver un moyen de s'en sortir ensemble, on fait des collocations, du co-working, des plateformes d'aide, etc... C'est une mutualisation mais au sein du même modèle économique et social. Ça se développe beaucoup aujourd'hui et c'est formidable. Pour moi, le collectif va plus loin. Il remet en question l'organisation des moyens, remet en cause les types de rapports humains, fait des tentatives, parfois risquées, de responsabiliser les gens différemment, de faire confiance dans un rapport non hiérarchique, change le rapport à la consommation, à la ville, aux représentations politiques. Le collectif doit être le lieu toujours renouvelé d'expérimentations, le lieu des essais du désir de changer la société. Dans mon idée, le collectif remet en cause, de manière très forte, le système néolibéral capitaliste. Ce que ne fait pas nécessairement la mutualisation. »

Je sors de la yourte, il fait toujours un grand soleil. Je suis dehors dans la foule, je suis groggy. Les neurones en surchauffe, secoués de pensées contraires, de nostalgies, de pessimismes et d'espérances mêlées. Autour de moi des visages plus ou moins connus. La réunion de chair et d'os de 40 ans de rencontres, de travail en commun, d'expérimentations, de partages artistiques, politiques et amicaux. Bientôt nous nous installerons tous dans le chapiteau, encore un cercle, pour retracer des moments de 40 ans de création collective. |

Sur la fin de sa vie, son dernier chantier sera un *Projet de Constitution d'une Cité Républicaine, avec Déclaration des Droits des Hommes, des Femmes, des Enfants, des Animaux Domestiques et Sauvages, y compris les Oiseaux, les Poissons, les Insectes et les Plantes, tant Arbres de Haute Futaie que Légumes et Herbes.*

Circulant par les arbres, Côme crée chemins, points de vue mais aussi territoire. Le sien défie toutes les règles établies par le droit du sol. Violette, enfant, celle qu'il aimera passionnément par la suite, le questionne ainsi lors de leur première rencontre :
 – *Alors, dit-elle, jusqu'où va-t-il ton territoire ?*
 – *Partout où on peut arriver en marchant dans les arbres. Ici, de l'autre côté, derrière le mur, dans l'olivieraie, jusque sur la colline, de l'autre côté de la colline, dans le bois, dans les terres de l'Evêque.*
 – *Et jusqu'en France ?*
 – *Jusqu'en Pologne et jusqu'en Saxe, dit Côme, qui ne connaissait, en fait de géographie, que les noms prononcés par notre mère à propos des guerres de succession. Mais je ne suis pas égoïste, moi. Je t'y invite, moi, dans mon territoire.*

Toujours entre légèreté et profondeur, Calvino amène Côme à vivre un certain temps au sein d'une communauté de réfugiés espagnols, installée elle aussi dans les arbres.

Quand ils étaient arrivés à Basse-Olive, ils s'étaient vu interdire la suite de leur voyage : en effet, ce territoire, en vertu d'un ancien traité avec Sa Majesté Catholique, ne pouvait ni donner asile à des exilés d'Espagne ni même

leur permettre le transit. (...) Le traité disait que les étrangers ne devaient pas toucher le sol du territoire ; il suffirait qu'ils se tinsent dans les arbres pour que tout fût réglé. Les exilés étaient donc montés dans les platanes et les ormes ; pour ce faire, la commune leur avait concédé des échelles qu'on avait ensuite retirées.

Au fil des pages, Calvino accompagne son personnage jusqu'à la mort et l'entraîne, comme le dit son tout dernier traducteur, Martin Rueff, jusqu'à une triple folie : la folie de l'opiniâtreté (ne pas lâcher sa décision enfantine), la folie de l'amour (malgré son amour pour Violette, ne pas lâcher non plus, jusqu'à sa perte), et la folie de la solitude. Côme vieillissant, deviendra fou par excès de solitude.

Si vous n'aimez pas manger des escargots allez donc vivre dans les arbres !

C'est un bon début de discussion philosophique. Entre l'invention d'une cabane munie d'un système hydraulique récoltant les eaux de pluie, l'écriture d'une constitution englobant tout ce qui est vivant, et une réflexion sur la question de la liberté de circulation des humains, Calvino nous pousse, par ses multiples niveaux de lecture à ouvrir grand l'échange entre grands et petits. Il serait dommage de s'en priver !

Et pour revenir à cet été de lecture avec mon fils, celle du *Baron perché* a été pour nous comme grimper ensemble dans les arbres, développer l'agilité de nos corps, celle de nos esprits, lire, rire, philosopher du haut des arbres, les pieds balançant dans les airs.

Claire Gatineau

Illustration © Claire Gatineau

Journal de bord de Didier Poiteaux

28 juin/ 2 juillet/ 19H50
En Belgique. N'importe où.

Le retour du grand joyeux Nous.

Il revient. Le Nous. Il était déjà passé et présent depuis plusieurs jours. Mais là, il revient. Proche en son climax. Surtout si l'on marque.

A chaque but son pouls sera multiplié par millions.

Il est là en trois couleurs de cheveux, de peaux grimées, de drapeaux, de tout. Il coule dans la bière et roule sur les voix. Le Nous de la nation, de la patrie, plus de frontière linguistique, plus de couleurs de peau, plus de riches, ni de pauvres. A la place, un grand commun : une seule émotion, un seul désir, un grand Nous qu'on dribble, qu'on arbitre, qui palpète. Une union qui nous galvanise. Bientôt la liesse. C'est sûr. Les paris sont au max. Je bois un verre à la santé du retour du Nous.